

# Escarpolette



SYLVIE DRAPEAU

*Dominique et compagnie*



SYLVIE DRAPEAU

# Escarpolette

*Dominique et compagnie*





*Bonjour, petite maman.*

Rose écrit « Bonjour » parce que c'est le jour, mais elle dira « Bonsoir » quand ce sera le soir et qu'elle sera tout près de sa maman. Elle lui lira les mots qu'elle est en train d'écrire dans le journal que son papa vient de lui offrir.

Il a dit :

— Tiens, ma Rose, c'est pour parler à maman. Tu peux écrire ce que tu voudrais lui dire.

Puis il s'est retiré sur la pointe des pieds.

J'écris pour te parler,  
pour que tu saches tout  
de moi, malgré tout.

Elle réfléchit un moment. Avant, c'était si facile de parler à maman, mais maintenant...

À côté de toi, de toi dans ton  
coma, je ne sais plus parler.

Les oiseaux piaillent dans le jardin derrière la maison. Rose se lève et s'approche de la fenêtre. Elle observe le grand arbre qu'elle aime tant. Il était là bien avant sa naissance. Il est si fort ! Ses feuilles ont commencé à jaunir. Sur sa plus grosse branche, la balançoire de Rose est solidement accrochée. La pluie de la journée fait luire l'escarpolette rouge. Rose se met à tourner sur elle-même, les bras étendus comme des ailes, en répétant ce mot merveilleux que maman lui a appris :

« Escarpolette, escarpolette, escarpolette ! »

On dirait presque que maman est là et qu'elle tourne avec elle !

Un peu étourdie, Rose revient vers son journal.

Par où commencer ?

Elle sait qu'ils ont mis sa maman dans cet état pour qu'elle guérisse plus vite. Le docteur Chevalier l'a bien expliqué. Mais c'est si effrayant de la voir comme ça. Il faut absolument qu'elle l'écrive à maman :

*Le coma me fait peur,  
on dirait que tu es morte.*

Quoi d'autre ?

Elle se revoit lorsqu'elle entre dans l'hôpital, monte l'escalier jusqu'au quatrième étage et se retrouve dans un couloir où tout le monde s'agite, se dépêche, s'affole même parfois. Suivie de papa, elle entre dans la chambre, découvre maman étendue, immobile dans le lit. Papa referme la porte. Les bruits s'arrêtent d'un seul coup. Ils sont tous les trois dans une sorte de bulle où rien ne bouge.

Rose écrit :

Mais quand même, j'aime ça  
rester tranquille, avec toi  
et papa, dans notre bulle  
à nous.

Elle revoit papa qui parle tout seul, vu que personne ne lui répond, ni Rose, ni sa femme désormais muette. Comme d'habitude, il finit par se taire et par replacer les couvertures. En fait, il les déplace pour les replacer tout de suite après, car rien ne bouge plus jamais maintenant, autour de Marie, sauf les petites vagues sur la télé de ses signes vitaux. Quand papa se tait, on n'entend plus que le souffle du respirateur. Et la sonnette de la pompe à médicament, lorsqu'elle est vide. C'est tout.

Rose revoit tous les fils et les tuyaux qui sortent et entrent dans le corps de sa maman. Elle revoit son papa qui sourit pour qu'on ne sache pas qu'il est triste et qu'il voudrait revenir en arrière, dans le temps où Marie n'avait pas eu d'accident. Oui ! C'est ça qu'il faut écrire :



Papa et moi, on voudrait que ça  
ne soit pas arrivé. L'accident.  
Jamais.

Elle retourne voir le gros arbre dans le jardin. Ses feuilles frissonnent doucement dans le soleil couchant. L'escarpolette attend.

Rose n'est pas habituée à écrire. Il y aurait tant de choses à dire à maman !

Hier, monsieur Boulé, le camionneur qui avait renversé maman, est venu à l'hôpital. Papa lui avait accordé cette permission spéciale. Il voulait voir Marie. Mais papa s'est excusé, il lui a dit qu'il était trop tôt. Finalement.

Monsieur Boulé restait là, dans le salon des visiteurs, un bouquet de fleurs à la main. Il avait l'air d'être dans une sorte de coma, lui aussi. Il a fait un petit sourire triste et il a murmuré « Je comprends ». Mais il n'est pas parti tout de suite. Ils sont restés assis tous les trois, en silence.

Rose était terriblement mal à l'aise. Elle bougeait ses orteils à l'intérieur de ses souliers pour ne pas pleurer

ou crier au camionneur : Va-t'en d'ici, gros monstre ! Elle se concentrait tellement fort qu'elle avait un pli au milieu du front. Au bout d'un moment, le camionneur s'est levé et a tendu son bouquet à Rose.

— C'était pour toi.

Mais Rose n'a pas bougé, n'a même pas levé les yeux. Papa a pris le bouquet.

— Merci monsieur.

Le camionneur a remis sa casquette et s'en est allé.

Pour le moment, elle ne sait pas comment écrire tout cela à maman. Et puis, parce qu'elle est encore fâchée contre monsieur Boulé, elle ne veut pas parler de lui.

Alors c'est décidé, pas un mot au sujet du camionneur. Tout à coup, ce mot, camionneur, ferait de la peine à maman, en plus ? Non, Rose n'est pas prête ! Elle écrit plutôt :

*Je m'ennuie beaucoup de toi,  
petite maman. Si tu peux,  
essaie de revenir avec nous,  
s'il te plaît.*

Papa appelle Rose pour le souper. Ce sera bientôt l'heure d'aller trouver Marie à l'hôpital. Elle regarde le carnet et se dit que personne n'a jamais vu un mot sortir d'un livre, tout seul, par lui-même, s'enfuir par la fenêtre pour ne plus jamais revenir. Une fois écrits, les mots restent bien à leur place à l'intérieur des livres. Rose pense bien que ce soir, elle aura le courage de les lire à maman, ces mots. Avant de descendre trouver papa, elle ajoute :

*J'espère que tu me t'ennuies pas  
trop dans ton coma. Bonne  
nuit, petite maman !  
Je t'aime. Ta Rose.*



## 2



En arrivant devant la chambre de Marie, papa dit à Rose :

— Je t’attends dans le salon des familles. Prends ton temps.

Rose entre dans la pièce. Papa referme doucement la porte derrière elle. Pour la première fois, depuis l’accident, elle se retrouve toute seule avec maman. Elle s’approche du lit et regarde le visage lisse de sa mère. Puis elle ouvre son journal et commence à lire.

Au début, elle a une toute petite voix, une toute petite voix de souris enrouée, mais plus elle lit, plus sa voix s’éclaircit et plus la joie revient dans son cœur. On dirait qu’elle respire mieux, qu’elle est plus légère.

Avoir su, elle aurait écrit beaucoup plus de mots !

Après avoir lu « Je t'aime », elle court chercher papa.

— Tu as réussi ?

— Oui !

— Comment tu te sens ?

— Mieux !

— C'est le pouvoir des mots !

Même si maman n'a toujours pas bougé d'un cil, Rose pense, comme papa, qu'elle entend tout et que, grâce au journal, elle sait que sa fille l'aime et que ça lui fait du bien, que ça l'aide peut-être même à guérir...

— Maintenant, elle va aller mieux ?

— Ça, je ne sais pas, mais il me semble qu'on revoit la vie en couleurs !

Et voilà Mamie, justement, qui passe avec un gros bouquet de fleurs blanches, roses, rouges, jaunes et mauves ! Papa et Rose la suivent jusque dans la chambre de Marie.

— Mais Mamie, ses yeux sont fermés, elle ne les verra pas tes fleurs !

C'est la première fois que Mamie entend Rose parler dans la chambre d'hôpital. Elle est ravie !

— Peut-être que son nez sent encore ! Et puis nous, on est là ! On les voit ! C'est pour nous quand on est là. Pour toi, ma Rose d'amour, qui recommence à parler on dirait bien !

L'infirmière entre avec un énorme vase qu'elle remplit d'eau.

— Merci chère Frédérique ! dit Mamie en y plaçant les fleurs.

Elle prend ensuite le bouquet du camionneur qui était resté sur le bord de la fenêtre.

— Venez, mes petites chéries, on va pas vous laisser mourir ! Regarde-moi ça, ma Rosa-Rose ! Elles étaient assoiffées ! Buvez les filles ! Buvez !

Rose aime Mamie. Elle est pleine de vie. Demain elle l'écrira dans son journal, en sachant qu'elle le lira à maman. Elle a déjà hâte !

On dirait bien, oui, que la tristesse s'éloigne, un peu.

Le lendemain, à l'école, Rose réalise qu'elle a oublié de faire ses devoirs la veille, tant elle était excitée de découvrir le « pouvoir des mots » !

La maîtresse, mademoiselle Hachez, se met très en colère.

— Quoi ? Ah non ! Pas ça ! Pas toi ! Pas aujourd'hui !

La tristesse, qui n'était pas rendue très loin, revient d'un seul coup dans le cœur de Rose. Elle éclate en sanglots. Dans un éclair, mademoiselle Hachez se souvient – oh mon Dieu ! – de l'accident de Marie, du camion, de la piste cyclable, de l'ambulance, de la fragilité de son élève depuis... Alors, toute confuse, elle met les mains devant sa bouche et ouvre très grands les yeux.

— Je suis tellement désolée !

Le visage de Rose est couvert de larmes. Mademoiselle Hachez s'avance et lui tend un mouchoir. Rose se mouche sans pouvoir s'arrêter de pleurer. Toute la classe est muette, figée. On dirait que tout le monde est dans le coma. Mademoiselle Hachez retourne à son bureau chercher la pomme qu'elle avait apportée pour sa collation, puis la dépose sur le pupitre de Rose qui sourit maintenant, un tout petit peu, quand même, à travers ses larmes.

Ce jour-là, c'est elle qui a le privilège de mettre un disque sur le vieux tourne-disque de mademoiselle



Hachez. Rose s'applique à choisir un morceau. Elle place le vinyle sur la table tournante, soulève le petit bras du tourne-disque et dépose très délicatement l'aiguille sur le premier sillon.

Mademoiselle Hachez ferme les yeux en entendant les premières notes de l'*Adagio* du *Concerto en sol* de Ravel. La vérité c'est qu'elle a aussi besoin de se détendre.

À mesure que le calme revient dans la classe, Rose remarque cette chose étrange : on dirait que maman est là, qu'elle est arrivée en même temps que la musique, qu'elle est dans la musique...

À la fin de la journée, comme d'habitude, Rose fait le chemin du retour avec son cousin Clément et son voisin Maurice. Elle a, à nouveau, du chagrin. Elle ne sent plus la présence de maman. Ses amis ont bien remarqué qu'elle parlait peu depuis l'accident, mais aujourd'hui, Rose ne parle plus du tout. Elle est envahie par la tristesse.

Rose faisait toujours ses devoirs avec maman quand elle rentrait de l'école. C'était beaucoup plus facile. Papa travaille à la maison depuis l'accident, mais il

est débordé et ne peut aider Rose autant que maman le faisait.

Lorsqu'ils arrivent devant chez elle, Clément, inquiet, dit à Rose :

— N'oublie pas de faire tes devoirs !

— Promis, répond Rose, avec la toute petite voix de souris.

Au moment où elle va refermer la porte, Maurice a une idée :

— Tu veux qu'on fasse nos devoirs ensemble, chez toi ?

— Attends, je demande à papa !

Papa veut bien. Il appelle tante Vivie, la sœur de maman et la mère de Clément, pour la prévenir. Maurice appelle son papa. C'est arrangé. Les trois amis s'installent à la table de la cuisine. Rose se sent mieux. C'est plus facile de faire les devoirs avec eux. La maison est moins vide, moins silencieuse. Même papa semble plus heureux.

Rose lui raconte sa mésaventure :

— Oups ! Moi non plus, je n'ai pas pensé aux devoirs hier. On ne va plus les oublier, c'est promis !

Papa retourne travailler.

Avec Clément et Maurice, Rose est plus concentrée. Elle oublie sa tristesse. Les amis se connaissent depuis qu'ils sont bébés. Clément habite juste derrière. Il n'a qu'à traverser le jardin, puis la ruelle, pour rentrer chez lui. Maurice est à trois maisons.

Après leur départ, Rose court jusqu'à sa chambre. Elle a envie de parler à maman de tout ce qui vient de se passer. Car elle sait maintenant qu'écrire, c'est parler.

Mais Rose ne sait pas encore que la vie lui réserve une surprise. Ce soir-là, quelque chose de très spécial, de complètement nouveau, va transformer sa vie. Encore une fois.

Alors que papa tente de ranger le désordre de la cuisine, deux billets de théâtre tombent du comptoir. Sur les billets, cette inscription : *Le Petit Chaperon rouge*.

— Rose ! Regarde ça ! La pièce que tu devais voir avec maman. J'avais complètement oublié, c'est ce soir !

D'abord, Rose ne veut pas y aller, parce que c'est leur conte favori, à maman et à elle, et qu'elles possèdent

la collection de tous les Petits Chaperons rouges et que c'est leur bonheur à toutes les deux.

— J'attends maman.

— Mais la vie continue, Rose!

— Je ne veux pas que la vie continue. Je veux que la vie attende maman.

Rose trouve étrange, d'ailleurs, cette idée que la vie continue, comme ça, tout le temps, comme si de rien n'était, peu importe les malheurs. Elle voudrait que la vie s'arrête, se fige, que tout le monde s'endorme, comme dans *La Belle au bois dormant*, ou comme dans n'importe quel coma, jusqu'à ce que maman soit guérie, et Rose se réveillerait seulement quand elle rentrerait à la maison en chantant, comme avant!

Papa insiste :

— C'est ce soir! Nous ne pouvons pas perdre les billets! C'est précieux, tu sais! Et puis ça va nous changer les idées.

— C'est le contraire! *Le Petit Chaperon rouge*, ça me fait énormément penser à maman!

— Je ne veux pas nous changer les idées d'elle, de maman! Je veux nous changer les idées de son coma!

### 3



Il y a beaucoup d'adultes dans la salle, même si la pièce s'appelle *Le Petit Chaperon rouge*. Tous les spectateurs restent bien assis sur leurs chaises. Ils parlent entre eux. Ils attendent patiemment.

Puis la lumière baisse doucement. Les gens se taisent peu à peu. Tout devient noir et silencieux. Soudain, encore une fois, Rose a l'étrange sensation que maman est là, qu'elle était juste un peu en retard.

— On dirait que maman vient d'arriver, chuchote Rose.

— Je sais, répond papa.

Puis la scène s'éclaire doucement. Un homme apparaît. Rose le trouve un peu inquiétant. Il s'adresse aux